This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600029098Y

11791

Dup

25

GEORGES LECOCQ

MOLIÈRE

ET

LE THÉATRE EN PROVINCE

PARIS

LIBRAIRIE LEPIN

12, GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL.

—

1880

38693 d. 13

4594 t. 15

MOLIÈRE

ET

LE THÉATRE EN PROVINCE

4594 10

MOLIÈRE

ET

LE THÉATRE EN PROVINCE

TIRAGE

70	exemplaires sur papier	velin.
25	—	teinté.
5	—	vergé de Hollande.
100	exemplaires.	

GEORGES LECOCQ

MOLIÈRE

ET

LA COMÉDIE EN PROVINCE

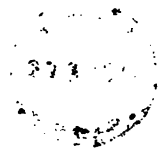
PARIS

LIBRAIRIE LEPIN

12, Galerie d'Orléans, 12

(PALAIS-ROYAL)

1880



BRITISH MUSEUM

MOLIÈRE

ET

LE THÉATRE EN PROVINCE (1)

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Molière. A Paris, la Comédie-Française, l'Odéon, le 3e Théâtre-Français vont célébrer le plus dignement possible cette date mémorable. Que faisons-nous en province ? Rien !

Je ne sais, pour ma part, aucune cérémonie qui me touche plus que cet hommage adressé à la mémoire du grand poète ; et, chaque fois que je le puis, j'accomplis le 15 janvier ce pèlerinage qui me fait assister au couronnement du buste de Molière.

Une chose m'attriste. C'est de voir que nous, en province, nous oublions Molière, que les directeurs n'en ont nul souci. N'est-il pas navrant de constater l'incroyable faiblesse de leurs troupes de comédie ? Et cependant, si médiocres qu'elles soient, pourquoi n'osent-elles aborder le classique ? Est-ce de leur part aveu d'impuissance ?

(1) Cette étude sur la situation du théâtre, pendant ces dernières années, à Amiens et dans la Picardie, est extraite du *Progrès de la Somme*, nos des 16, 17, 18 et 19 janvier 1880.

Mais quel que soit leur peu de valeur, il y aurait pour tous ces artistes mérite à attaquer de front les difficultés du répertoire. On a bien tenté cette année de jouer *le Passant*, cette merveille dont les vers harmonieusement ciselés semblent exiger, pour être dits, la voix enchanteresse de Sarah Bernhardt ; et nous avons applaudi aux efforts des interprètes, sans les critiquer sur les détails. Mais cet essai, honorable en soi, fut une exception (1). Aujourd'hui, tous les efforts du directeur se portent sur une troupe d'opéra et nous n'avons plus que de mauvais vaudevilles. C'est le public qui le veut, nous dit-on. Erreur profonde ! Le public ne veut de l'opéra que pour une bonne raison : parce qu'on lui refuse la comédie. Qu'on lui en donne une bonne et vous verrez un peu.

Une des rares troupes qui ne font que confirmer par une heureuse exception la règle de la nullité des autres, nous en a fourni la preuve éclatante l'an dernier.

M. Rochette était venu nous promettant seulement l'opérette : il a eu salle comble avec *Jean Dacier*, le *Sphinx*, les *Bourgeois de Pont-Arcy* et autres drames et comédies. Il avait les éléments nécessaires pour jouer Molière, et je crois qu'il en représente de temps à autre quelques pièces. Mais il n'est pas à Amiens.

Ici, qu'avons-nous eu ? Je laisse de côté ce malheureux Daiglemont qui, lui, avait une vraie passion pour nos grands auteurs, mais avec cela la plus terrible maladie, la plus cruelle illusion : il se croyait un talent ! Dieu sait s'il est coupable de nous avoir privé, de spectacle sérieux toute une année ! Cependant nous lui pardonnons bien volontiers, car il aime le classique. Mais, en dehors de cela, qu'avons-nous eu, je le répète ?

(1) *Le Passant* figurera-t-il un jour au répertoire classique, nous l'ignorons, mais c'est avec l'*Etincelle* la seule œuvre littéraire jouée d'une façon à peu près convenable cette année.

M. Gravière, dans sa dernière année d'exploitation, nous a donné deux fois *Tartuffe*. Ce serait tout si, grâce à Talbot, accompagné de Mlle Sisos, de M. Davrigny et d'autres de ses élèves, nous n'avions pu applaudir l'*Avare*. Mais c'est, notez-le bien, une troupe de passage, non celle du directeur, qui a joué ce soir-là. Donc, deux représentations de *Tartuffe*, avec M. Gravière, rien avec M. Roubaud, rien sans doute cette année. Voilà l'hommage rendu à Molière. Et Corneille, Racine, Voltaire, Marivaux, bien d'autres encore ; on en a oublié les noms !...

Molière, vous vous le rappelez, est si peu connu que, l'autre jour, quand les *Orphéonistes* ont donné leur concert (1) et que Truffier est venu dire la scène d'*Amphitryon*, on n'a pas indiqué l'auteur sur le programme.

Voilà où nous en sommes ! Attendre le passage de quelque troupe, voir une scène au hasard dans un concert, et c'est tout ; trop heureux quand nous avons cette rare bonne fortune d'entendre un acte entier, comme ces jours-ci où le *Dépit amoureux* (2) a été interprété par cette artiste si fine, si délicate, si spirituelle qui s'appelle Mlle Reichemberg, ayant, pour lui donner la réplique, quelques-uns des ses camarades de la Comédie-Française.

Mais de nos troupes sédentaires rien à attendre.

Pourtant le théâtre doit être, sous peine de périr à bref délai, un lieu de moralisation, d'instruction et d'éducation (3).

(1) 18 novembre 1879.

(2) Deuxième acte du *Dépit*, avec Mlles Reichemberg et Thénard, MM. Boucher et Joliet.

(3) Tel n'est pas l'avis d'une école nombreuse Au fond, cette division est plus apparente que réelle. L'un des chefs les plus éminents de cette école, M. Francisque Sarcey, n'est-il pas un adversaire déclaré de l'opérette, n'a-t-il pas applaudi *Rome vaincue*, la *Fille de Roland*, l'*Ami Fritz*, etc., qui nous ont transporté tour à tour au milieu des héros ou dans un intérieur chaste, paisible et calme ? Ils n'aiment pas ce que nous détestons, ils admirent ce que nous approuvons. Nous ne sommes donc pas en si grand désaccord !

Que nous apprennent les *Locataires de M. Blondeau* ou la *Petite Mariée?* En quoi ces fantaisies plus ou moins drôles instruisent-elles, élèvent-elles les sentiments ?

Pour nous, nous voudrions voir la municipalité introduire dans le cahier des charges cette obligation : *six* ou *douze* (peu m'importe le chiffre) *représentations classiques*, exactement comme elle impose douze représentations d'opéra.

On disait autrefois *aller à la comédie* pour dire aller au théâtre. Hélas ! cette phrase n'a plus de sens. Aujourd'hui on va à l'opérette, heureux d'aller parfois à l'opéra. Quant à la comédie, elle est morte, ou peu s'en fault.

Qu'arrivera-t-il ? L'opérette est finie; dans quelques années on n'en voudra plus entendre parler. L'opéra-comique n'est pas inépuisable. On ressasse toujours les mêmes airs : le public s'en lassera.

Il se lasse déjà. Voyez ! presque personne au théâtre. Rares sont les jours où l'on a demi-salle. Quant à avoir salle comble, c'est chose si extraordinaire que, quand le fait se présente, on en reste tout ébahi.

A cela, les directeurs nous répondent : on n'aime plus le théâtre.

— Mais, à qui la faute ? A eux, qui nous sèvrent de tous les chefs-d'œuvre et ne nous donnent que des gaudrioles douteuses, dites Dieu sait comme !

J'ai sous les yeux la liste des pièces jouées en Picardie au siècle dernier, — et bien jouées, les contemporains nous l'affirment — c'était charmant. Je cite au hasard, dans l'ordre des représentations : *Les Précieuses ridicules*, *les Surprises de l'Amour*, *la Fausse Agnès*, *le Joueur*, *Phèdre*, *Andromaque*, *l'Impromptu*, *Zaïre*, *Mérope*, *Arlequin*, *l'Ecole des Femmes*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Rodogune*, *l'Avare*, *le Legs*, *le Menteur*, et bien d'autres encore. De la musique, et de la meilleure, mais qui ne prenait pas toute la place. Les

directeurs à cette époque avaient deux troupes : une d'opéra, une de comédie et tragédie.

— Les frais étaient moindres ? — Et les recettes donc ! Quand on faisait 120 à 150 livres c'était merveille, quelquefois on atteignait trois cents. Un jour même, *la Bataille d'Ivry* produisit plus de 400 livres, mais la moyenne était à peine, dans les bonnes années, de 200 livres. Et les directeurs gagnaient de l'argent. C'est qu'ils donnaient de la bonne et saine littérature. Aujourd'hui, on ne va plus au théâtre et c'est leur faute. (1)

Il en est temps encore — et il n'est que temps, — revenons à Molière, revenons aux grands maîtres. L'empressement du public, quand il voit un de leurs noms aimés sur l'affiche et qu'il peut espérer une interprétation passable, prouve assez que c'est là le seul moyen de sauver le théâtre; c'est aussi la seule manière de comprendre sa raison d'être, sa cause légitime.

***

Les réflexions qui précèdent et que je n'ai pu m'empêcher de faire souvent sur la situation du théâtre dans notre contrée, n'ont pas été sans m'attirer quelques observations. Il en est une, tout d'abord, que je n'aurai pas grand'peine à réfuter. On a pris comme exemple quelques représentations qui avaient attiré la foule et procuré un certain bénéfice ; on me les a opposées.

Cela ne me touche pas. En effet, je ne raisonne pas d'après une seule soirée, mais d'après l'ensemble de la

(1) Dans cette étude, j'envisage surtout la situation du théâtre d'Amiens. Elle est la même à Saint Quentin, plus déplorable encore à Abbeville et à Péronne ; en un mot ce que je dis pour Amiens s'applique — et avec plus de force — à toute la Picardie.

saison théâtrale. Or, il est incontestable que le directeur actuel, malgré tous ses efforts, son expérience et son intelligence, ne gagnera pas d'argent. Sans doute, il a eu contre lui les débuts qui ont traîné quelque peu, mais c'est ce qui arrive chaque année, et cet élément contraire peut être neutralisé dans une large mesure par les recettes des mois suivants... à condition de faire des recettes, ce qui n'arrive guère en ce moment.

Les grands froids (cette autre cause d'insuccès, heureusement plus rare), les grands froids sont passés et le public ne vient presque pas au théâtre. De temps à autre, belle chambrée, et ensuite vide absolu pendant des semaines entières. Donc, je l'ai dit, et je le répète, la musique seule, opéra ou opéra-comique, ne suffit pas à faire vivre le théâtre. Je ne commettrai pas la faute de demander qu'on la supprimât, ce serait tomber dans l'excès contraire ; je veux seulement qu'on alterne et qu'on varie les plaisirs, qu'aux représentations lyriques se joignent des représentations de nos chefs-d'œuvre classiques.

Il faut que les directeurs comprennent enfin la nécessité, où ils vont se trouver, de revenir à Molière et aux grands maîtres. Mais ils se roidissent contre cette idée, et la seule pensée de jouer le *Malade imaginaire* ou le *Bourgeois gentilhomme*, les fait frémir d'épouvante et d'horreur.

Avant que la *Conférence de Picardie* n'existât (1), et ce qu'elle a fait nous permet d'espérer beaucoup pour la vulga-

(1) La *Conférence littéraire et scientifique de Picardie* est une Société créée récemment à Amiens et dont l'existence légale ne date que du 4 février 1879. Un de ses moyens d'action est l'organisation de conférences publiques : MM. Frédéric Passy, Camille Flammarion, Ferdinand de Lesseps, Paul Soleillet, Francisque Sarcey lui ont prêté le précieux concours de leur talent. A la conférence peut s'ajouter une représentation. C'est ainsi que le 7 janvier 1880, dans une soirée organisée au profit des pauvres, on a joué notamment la célèbre scène des *Bavardes* de Boursault et le 2e acte du *Dépit amoureux* (MM. Boucher et Joliet, Mlles Reichemberg et Thénard).

risation des lettres, j'avais demandé à un directeur de donner des *matinées classiques*, de nous faire passer en revue les principales pièces de nos plus célèbres poètes. Il a jeté les hauts cris à cette pensée. Je lui disais : tentez de jouer *le Méchant* ; Gresset est d'Amiens, vous aurez du monde et pour vous ce sera tout bénéfice : vous n'aurez pas de droits d'auteur à payer et vous ferez preuve de goût littéraire ; autant faire apprendre à vos artistes *le Méchant* qu'autre chose. Mais au lieu du *Méchant*, on monta l'*Ombre* ; ce fut un formidable *four*, pour parler l'argot des coulisses.

Je pourrai multiplier les exemples, s'il en était besoin.

Voilà pourquoi je supplie la municipalité d'être plus prévoyante que les directeurs, dans leur propre intérêt autant que dans le nôtre.

— Molière obligatoire ! drôle d'idée, m'a-t-on dit. Mon Dieu, le mot peut être spirituel, mais c'est avec des mots qu'on tue les meilleures choses. Nous avons bien Gounod obligatoire, Meyerbeer obligatoire, et nous ne nous en plaignons pas. Je demande l'égalité pour tous; parts égales à la musique et à la comédie.

D'ailleurs, la Ville donne une subvention ; elle peut, dès lors, imposer telles conditions que bon lui semble et tenir ce langage aux directeurs : Vous réclamez 30 ou 40,000 fr. de subvention par an, les voici ; vous jouerez ce qu'il vous plaira : opérettes, drames, vaudevilles, cela vous regarde. Mais comme nous désirons aussi avoir quelque chose pour notre argent, à côté de ce que vous croyez (à tort suivant nous) devoir vous procurer des bénéfices, vous allez nous donner ce que nous aimons, ce que nous admirons : des représentations de grand opéra et de comédie ou de tragédie classique.

Il vaudrait mieux, je le reconnais volontiers, que les directeurs vinssent d'eux-mêmes à cette réforme, et on ne devra la leur imposer que s'ils se refusent à l'exécuter de

leur propre mouvement. Tous leurs raisonnements, contre la thèse que je soutiens, se réduisent à ceux-ci : Autrefois les troupes de comédie coûtaient moins cher, on était moins difficile.

Les troupes de comédie coûtaient moins cher, cela est incontestable; mais j'ai prouvé, pièces en mains, que les recettes étaient aussi moins élevées. Deux cents francs par soirée ! C'est à peine de quoi payer aujourd'hui les frais de gaz, machinistes, postes et droits d'auteur. A notre époque, les recettes sont autrement fortes. C'est donc aux directeurs à nous démontrer que les dépenses ont augmenté dans une mesure si considérable qu'on ne puisse établir de comparaison sérieuse entre les budgets d'un même théâtre à un siècle de distance. Cette démonstration, impossible à faire, nous l'attendrons toujours. Voici un premier point résolu.

Arrivons à la seconde objection; elle se résume dans ces mots : Au siècle dernier on jouait la comédie, mais le public était d'humeur plus conciliante.

Qu'en savez-vous, je vous prie? C'est une simple affirmation et je montrerai tantôt combien elle est erronée.

Cependant j'admets pour un instant que nos adversaires aient raison. Oui, nous avons plus de rapports qu'autrefois avec Paris, il suffit de deux ou trois heures et non d'une journée pour y aller. On y va donc plus souvent et dès lors, fréquentant davantage les grands théâtres, on revient ici moins accommodant.

Je n'en crois rien, mais encore une fois, supposons que cela soit. Qu'en résulte-t-il ? Ce qui est vrai pour la comédie doit être tout aussi vrai pour l'opéra et l'opéra-comique que l'on représente également dans la capitale. Or, on peut nous donner une troupe d'opéra passable, sans que notre exigence soit exagérée. Pourquoi nous montrerions-nous plus rigoureux pour la prose que pour la musique? Ce serait illogique. Si nous sommes sévères, nous devons l'être

également dans l'un et l'autre genre; or, nous n'avons que des prétentions très-justifiées pour l'opéra, donc.. nous nous contenterions d'un ensemble satisfaisant pour la comédie.

Mais cette concession que j'ai faite une minute pour les besoins de la cause, vous comprenez bien que je m'empresse de la refuser énergiquement pour l'ensemble de la discussion.

L'argument que l'on m'oppose serait très-fort si tout Amiens fréquentait assidûment la Comédie-Française. Or, combien sommes-nous, de ceux qui suivent le théâtre d'Amiens, pour aller, de temps à autre, rue Richelieu ? Fort peu, n'est-ce pas ? Une minorité, perdue dans le nombre des abonnés de l'orchestre et des premières loges ; et le parterre à dossier, si fin, si bon appréciateur (c'est là que j'ai trouvé le plus de justes critiques et de connaisseurs), les secondes, les troisièmes, tous ces auditeurs nombreux et intéressants, est-ce qu'ils vont souvent dans la maison de Molière ? est-ce qu'ils seront sévères sous ce beau prétexte que leurs occupations, leurs travaux les retiennent ici, tandis que nous sommes quelques-uns, plus heureux, qui pouvons applaudir les grands acteurs ? Je mets en fait que, sur les deux ou trois mille personnes qui viennent, chaque année, rue des Trois-Cailloux, il n'y en pas trente qui soient les hôtes fidèles des théâtres de Paris.

Et c'est pourtant, notez-le bien, de cette prétendue rapidité qui permet au public de fréquenter les salles célèbres qu'on se sert pour nour nous dire : Oh ! vous êtes plus difficiles qu'autrefois, on ne peut plus avoir de troupes de comédies.

L'argument qu'on nous oppose ne vaut rien et je viens, je crois, d'en faire justice. Mais je vais beaucoup plus loin et je n'hésite pas affirmer qu'au XVIII^me^ siècle nos aïeux étaient autrement bons juges que nous, et qu'ils n'admettaient pas certaines choses que nous laissons passer sous silence.

Pourquoi ? C'est tout simple : eux aussi jouaient la comédie. Il en résultait pour eux un développement du goût qui se manifestait par le désir d'entendre des acteurs de valeur et, j'imagine, par d'assez vives protestations contre les médiocrités.

La comédie de société était très à la mode.

L'exemple, comme toujours, était venu de Paris ; la province avait suivi. Elle n'eut pas tort. Mais allez donc aujourd'hui essayer de jouer quoi que ce soit à Amiens. Vous ne trouverez pas trois jeunes gens disposé à affronter une salle amie. Supposez que vous ayez réussi dans ce tour de force de les réunir, il vous faudrait accomplir un autre miracle : trouver des actrices. Quelle mère laisserait sa fille apprendre un rôle ? Aucune.

Il en était autrement alors. Nous sommes, comment dirai-je ? mon dieu, il n'y a qu'un mot qui serve. J'en demande pardon à notre époque, mais notre époque est devenue bégueule, et, pour rien au monde, ce qui se passait au dernier siècle ne serait toléré aujourd'hui. Cependant nous ne sommes, que je sache, ni plus moraux ni moins convenables que nos grands-pères ; quant à vous, madame, qui empêcheriez votre fille de jouer la comédie, laissez-moi vous rappeler que votre grand'mère y prenait plaisir, qu'elle était d'aussi bonne maison et aussi honnête femme que vous.

Quand je dis que la comédie de salon a disparu, il faut s'entendre. Je ne parle que pour notre région ; car elle existe, et très en honneur à Paris, voire même à la campagne, dans quelques châteaux où d'aimables parisiennes viennent se reposer des fatigues de l'hiver. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas tenu jadis quelque rôlet près d'une célèbre station balnéaire. Mais ici, en Picardie, elle est absolument inconnue. Comme on rirait au nez du malheureux qui aurait l'idée saugrenue de proposer une comédie

intime, fut-ce une de ces piécettes publiées sous le titre de : *Théâtre de campagne* ou de *Saynettes et Monologues !*

Il y a deux ans, on a donné — je dois le reconnaître — une représentation dans un salon d'Amiens, sur un vrai théâtre construit tout exprès pour la circonstance. Mais ceci ne prouve rien, car les acteurs étaient, qui ?... les deux Coquelin et Mlle Samary de la Comédie-Française.

En cherchant bien, on pourrait trouver une famille dans laquelle, en ce moment même, on se livre à d'actives répétitions. J'en connais d'autres où il en a été ainsi autrefois, mais cela ne prouve rien, car une douzaine de personnes (si tant est que la douzaine y soit), disparaît complètement dans le grand nombre d'habitants de nos villes : ce n'est pas un sur dix mille ! Je puis donc maintenir comme un fait incontestable qu'à de très rares exceptions près le théâtre de société a disparu de nos mœurs. Pour ma part, je le déplore vivement et je serais très heureux d'être contredit.

Au XVIIIme siècle, on représentait dans les salons : Molière, Regnard, Gresset, Marivaux, bien d'autres encore. Il y avait cet avantage pour la jeunesse qu'elle s'instruisait et que cette fréquentation des classiques lui était singulièrement utile ; et cette conséquence pour les directeurs que les parents, habitués à saisir et à chercher avec leurs enfants les beautés de tel ou tel auteur, étaient d'humeur moins accomodante que nous.

C'est ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

Ainsi donc les objections qui nous ont été adressées et que nous venons de passer en revue tombent devant l'examen historique et critique des faits. La conclusion, vous la devinez : Revenons au théâtre classique et, si cela se peut, ne nous contentons pas de l'admirer sur la scène, étudions-le, représentons-le chez nous.

C'est chose utile, nécessaire au développement intellectuel d'un peuple.

***

Ce théâtre que nous abandonnons, il y a des gens qui en sentent la valeur et s'en servent; ce sont les jésuites et les directeurs des cercles catholiques d'ouvriers. Seulement, tout en proclamant sa force, ils en ont peur et font un peu comme les gens qui, reconnaissant les avantages des bains froids, les prennent dans une baignoire de crainte de se noyer.

Ils voient une arme dans le théâtre, mais ils le redoutent et le font petit, à leur taille. Ils le réduisent presqu'à néant, car il est par excellence l'école de la pensée libre et franche, et ce n'est pas tout à fait de cette liberté que les personnes dont je parle désirent voir le triomphe.

J'ai là, sous les yeux, un volume qui a pour titre : *Souvenirs d'Académie*. C'est la réunion des programmes des « séances littéraires et dramatiques données dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France; de 1815 à 1878. » Des séances littéraires je n'ai rien à dire, je ne veux m'occuper que de ce qui touche le théâtre. Je laisse de côté tout ce qui ne concerne pas Amiens (Saint-Acheul et la Providence) et je ne trouve pas moins de 112 soirées ou matinées. Plusieurs sont des œuvres de combat : il n'est pas jusqu'à ce pauvre M. Jules Simon pour qui on n'ait été bien dur, le jour (7 août 1873) où on a parlé *à propos de la circulaire* de ce ministre. On imita, une autre fois, une *discussion à la Chambre des députés d'un projet de loi relatif à l'enseignement secondaire*. C'est assez gentil, n'est-ce pas?

J'allais oublier de vous dire comme on a drapé de la bonne façon cette affreuse Révolution, dans l'*Eglise et les luttes contemporaines* (6 août 1869). Mais c'est là de la poli-

tique et je ne veux rester dans le domaine du théâtre. A ce seul point de vue, je dois signaler le principales pièces ; or, on joue un peu de tout. Voici des mélodrames comme l'*Homme de la Forêt Noire* et le *Proscrit ou l'Homme aux trois visages*. Parfois, pour distraire l'auditoire, on lui sert un vaudeville, par exemple : l'*Enterrement du père Simon*. Le plus souvent ce sont des tragédies et autres « pyeusetez » comme on disait au XVI[e] siècle, notamment *Joseph*, *Dioclétien à Salone*, *Agapit*, *le siége de Ptolémaïs*, *François de Guise*, etc. ; pour les savants on a des drames latins : *Pœzophilus sive aleator*, *Agapitus*, *Sanctus Ludovicus in vinculis*, *Mauricivs*, *Belisarium*, etc. Bien d'autres pièces encore. J'en passe et des meilleures.

Nécessairement, les auteurs sont des membres de la Société de Jésus ; on les appelle les RR. PP. Cahour, C. Porée, de Gabriac, de Geyer, Masse, etc.; les seuls auteurs profanes admis sont M. de Bornier à qui on empruute certaines scènes de la *Fille de Roland* (en supprimant le rôle de Berthe, bien entendu) et Casimir Delavigne avec les *Enfants d'Edouard* dont on retranche le rôle d'Elisabeth. L'amour cause aux bons Pères une telle frayeur qu'ils n'osent le mettre en scène sous sa forme la plus pure : l'amour maternel ! Comme vous voyez, ce n'est pas là ce qui peut les rendre dangereux.

Je ne propose pas de représenter, chez nous, les comédies et les drames qu'ils s'amusent à jouer entre eux. Toute autre est ma pensée, le lecteur ne s'y est pas mépris. J'ai voulu montrer seulement combien sur ce terrain nous sommes illogiques.

Les jésuites organisent un théâtre sur lequel ils font représenter leurs œuvres et où — cela est au moins vraisemblable — ils soutiennent et font pénétrer plus vivement, d'une façon plus frappante, dans l'esprit de leurs élèves leurs idées et les théories qui leur sont chères ; ils ont soin

d'exclure nos classiques : Molière, Corneille et Racine ; *Polyeucte* même ne trouve pas grâce devant eux ! Cela tient, comme je le disais tantôt, à ce qu'ils apprécient toute la la force du théâtre, mais que, nécessairement, le théâtre est contre eux... alors ils en ont créé un à leur image et à leur ressemblance.

Mais nous, nos grands poètes ne nous effrayent pas : nous les aimons, nous les vénérons ; seulement, nous les laissons trop de côté, dans l'ombre. Prenons aux jésuites et aux cercles catholiques une pensée qui est bonne ; créons chez nous de petites scènes ; laissons à ces sociétés leur repertoire et empruntons le sien à la Comédie-Française, elle ne le trouvera pas mauvais.

***

Je crains bien, je l'avoue, de prêcher quelque peu dans le désert. Dans la première partie de cette étude, j'aurai, je n'en doute pas, le public avec moi ; je suis convaincu qu'un jour ou l'autre, et bientôt, le nom de Molière resplendira sur l'affiche, rue des Trois-Cailloux.

En soutenant la cause du théâtre de société, en accomplissant la seconde partie de la tâche que je me suis imposée, je ne me dissimule pas que je heurte bien des préjugés. Qu'importe ! Nous n'écrivons pas pour enfoncer des portes ouvertes, mais pour émettre des idées que nous croyons bonnes. Si elles sont justes, elles finissent toujours par triompher. C'est ce qui me donne confiance.

Et tenez, cette association des jeunes gens en petites troupes de comédiens, elle existe, solide, forte, vivace dans nos campagnes. Ouvrez les journaux de la Somme, ceux de l'Aisne, surtout de l'arrondissement de Saint-Quentin, et très-souvent vous verrez annoncées des soirées dramatiques en faveur des pauvres ou de la Caisse des Ecoles, ou de

toute autre bonne œuvre, et ces soirées, ce sont nos jeunes paysans que les organisent et qui sont en même temps les acteurs. Est-ce que nous, gens de la ville, nous nous laisserons distancer par la campagne ? Non, n'est ce pas. Si les cercles catholiques d'ouvriers donnent des représentations dramatiques, faisons comme eux, et la bourgeoisie s'y mettra après. Elle y a d'autant plus d'intérêt que, pour les jeunes gens qui se préparent au baccalauréat, il ne sera pas nuisible de savoir par cœur le *Misanthrope* ou *les Fâcheux* ; *Tartuffe* n'a rien de désagréable à étudier, ni *Don Juan*, et bien d'autres comédies.

J'espère fermement que, sous peu, la thèse que j'ai soutenue en faveur de nos grands poètes classiques triomphera sur la scène d'Amiens.

Je compte sur le bon sens de notre intelligente population pour revenir aux saines traditions d'autrefois. Le théâtre chez soi, le soir, au coin du feu, est une des rares bonnes choses que nous ait léguées l'ancien régime. N'en faisons pas fi, et nous nous en trouverons bien.

Amiens, ce 15 *Janvier* 1880.

BRITISH
9 JU 80
MUSEUM

IMPRIMÉ

le vingt-trois Janvier mil huit cent-quatre-vingt

Par FRANCIS FRANÇOIS

à Amiens.

BRITISH
9 JU 80
MUSEUM